

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LABEUR ET RÉCOMPENSE.

Pour le rendre fécond, un jour, des travailleurs
Remueront un champ que l'on croyait stérile.
Ceux qui passaient, disaient : " Leur peine est inutile,
" Pourquoi ne vont-ils pas porter leurs bras ailleurs ? "

Pourtant, ils se trompaient. A la moisson prochaine,
La haine ramenant ces insulteurs obscurs,
Les travailleurs chantaient, leur face était sereine,
Et le champ se cachait sous des flots d'épis murs !

Ne nous a-t-on pas fait, à nous, la même injure !
N'a-t-on pas dit ce sol rebelle à tout labeur ?
L'ignorance devait, honteuse flétrissure
S'attachant à nos fronts, nous vouer au malheur !

Regardez ! Le spectacle est sublime et console !
Voyez ces travailleurs heureux et triomphants !
Peuple d'un million, sur les banes de l'école,
Contemple, avec orgueil, plus de cent mille enfants !

J. LEXOIR.

L'HONNÊTE FAMILLE.

I.

Frankland, fermier anglais, considérait comme un bienfait du ciel d'avoir une nombreuse famille. Il avait trouvé dans mistress Frankland une femme de cœur et de bon sens, qui l'avait secondé de ses constants efforts pour l'éducation de ses enfants. Tout petits encore, elle les prenait sur ses genoux, les faisait babiller, et leur enseignait à s'aimer et à s'aider les uns les autres, à réprimer leur humeur maussade, à se montrer obéissants et soumis. Par ses sages conseils elle réussit à leur épargner, ainsi qu'à elle-même, bien des peines dans l'avenir ; et M. Frankland disait souvent : " Mes enfants, remerciez avec moi votre mère pour le bon caractère qu'elle a réussi à vous donner. "

Malheureusement cette excellente mère mourut, laissant ses deux filles, l'une à peine âgée de 17 ans, l'autre de 18 ; mais elle resta toujours vivante dans leur cœur. Patty, l'aînée, manquait de distinction dans sa personne ; mais elle était soignée dans sa mise et d'une humeur aimable et enjouée. On oubliait qu'elle n'était pas jolie, quand on observait combien elle était fière et heureuse de la remarquable beauté de sa jeune sœur Fanny.

On ne pouvait reprocher à celle-ci d'être prude, médisante ou étourdie ; elle était même si naturelle et si simple que tous ses voisins l'aimaient ; et c'est beaucoup dire en faveur d'une jeune fille dont la beauté pouvait à juste titre exciter l'envie.

Georges, l'aîné des fils de M. Frankland, avait été élevé pour la condition de fermier. Quoique tout jeune encore, il était très-habile dans les travaux de la campagne. Il aidait assidûment son père à conduire la ferme, ce qui lui permettait d'acquérir une grande expérience sans dépense de temps ni d'argent. Son père l'avait toujours traité comme un ami ; il lui parlait de ses affaires à cœur ouvert, de sorte que le jeune homme les regardait comme les siennes, et ne pouvait concevoir l'idée de séparer ses intérêts de ceux de son père.

James, le second fils, était destiné au commerce, il avait appris tout ce dont la connaissance est utile à un homme qui est dans les affaires. Il avait, en outre, des habitudes de ponctualité, des manières polies, et une haute estime pour la loyauté,

Frank, le plus jeune, était d'un caractère plus pétulant que ses frères. Dans son enfance, son père lui répétait sans cesse que, s'il n'y prenait garde, son naturel enporté lui causerait bien des embarras, et que les plus brillantes facultés ne sont d'aucune utilité à l'homme qui n'a pas de constance dans ses entreprises. Ces conseils d'un père chéri avaient fait une telle impression sur l'esprit de Frank, qu'il s'était appliqué de bonne heure à corriger la violence de son caractère et à devenir patient et industrieux. Les trois frères étaient étroitement attachés l'un à l'autre, et leur amitié, tout en les excitant à devenir meilleurs, était pour eux une source de plaisir.

Après de longues années de persévérance et de travail, M. Frankland avait tellement amélioré sa ferme, qu'il se trouvait dans une grande aisance, pour un homme de sa condition. Le jardin, la cour, tout ce qui lui appartenait offrait un tel aspect de propreté et de bien-être, que les voyageurs, en passant près de là, ne manquaient jamais de demander le nom du fermier. Ils ne voyaient pourtant que l'extérieur : qu'auraient-ils dit si leurs regards avaient pu pénétrer à travers les murs, s'il leur avait été donné de contempler le spectacle du bonheur paisible de cette honnête famille ? bonheur dont on peut jouir aussi bien dans une chaumière que dans un palais, et qui prend sa source dans l'union des cœurs.

A l'époque où commence cette histoire, M. Frankland s'occupait sérieusement de l'établissement de ses fils. Georges était suffisamment occupé des affaires de la maison et du soin de la ferme. James était sur le point de prendre une boutique de mercerie à Montmouth ; les marchandises étaient achetées et il venait de louer un local convenable.

Cependant, il y avait une partie de la toiture de la maison du vieux Frankland qui laissait pénétrer l'eau, et James ne voulait pas partir avant que le toit fût entièrement réparé. C'est pourquoi ses marchandises lui furent expédiées de Londres à l'adresse de son père, qui demeurait à un mille environ de Montmouth. Il pria ses sœurs de défaire les paquets et de mettre des étiquettes sur chaque article. Un soir, toute la famille dormait déjà depuis longtemps, à l'exception de Patty, qui finissait de marquer une boîte de rubans, le seul ouvrage qui restait à faire. Sa chandelle venait de finir, et elle allait en chercher une autre, quand elle aperçut, en passant près d'une fenêtre qui donnait sur la cour, une vive lumière. Elle regarda au dehors, et vit la grande meule de foin tout en feu. Elle courut aussitôt éveiller ses frères et son père. Ils firent tous leurs efforts pour se rendre maîtres de l'incendie et empêcher le feu de se communiquer à l'habitation ; mais le vent était fort et soufflait dans la direction de la maison. Georges versa des baquets d'eau sur le toit afin de l'empêcher de s'enflammer ; mais ce fut en vain : des flammèches qu'on ne put éteindre tombèrent sur le toit, et en moins d'une heure, tout le corps de logis fut embrasé.

Le premier soin des jeunes gens fut de mettre leur père et leurs sœurs à l'abri du danger ; puis, avec une grande présence d'esprit, ils réunirent tous les objets de valeur qui pouvaient se transporter, et travaillèrent activement à sauver l'assortiment de mercerie du pauvre James. Ils passèrent toute la nuit à l'ouvrage : vers trois heures du matin, le feu était éteint : les ténèbres et le silence succédèrent au bruit et à l'agitation. L'incendie avait épargné un toit, sous lequel la famille entière se retira pendant quelques heures, jusqu'à ce que la clarté du jour vint renouveler le triste spectacle de leur ruine. Le foin, l'avoine, la paille, les meules de ble, la grange, tout ce que renfermait la cour était consumé ; les murs et quelques pontons à demi brûlés du corps de logis restaient encore, mais la maison n'était pas de longtemps habitable. On estimait à plus de 600 livres sterling (1) la somme nécessaire pour réparer la perte occasionnée par ce

(1) Quinze mille francs.